

# Entretien avec Siham Ennajjary — JUNE EVENTS 2026

Propos recueillis par Mélanie Drouère

*Sab'r* est présenté le 12 juin 2026 au Centre Wallonie-Bruxelles Paris.

---

*Siham Ennajjary, comment vous est apparu ce moment de bascule, qui fait le cœur de Sab'r, où vous avez ressenti le besoin de vous réapproprier votre danse de prédilection, le krump ?*

J'ai traversé des épreuves émotionnelles très fortes dans ma vie personnelle qui m'ont poussée à me remettre en question et reconsidérer ce qui se passait en moi. Ma danse étant directement liée à mes sensations et à mes émotions, cet état des lieux intime m'a obligée à prendre du recul pour mieux saisir comment ces émotions se transformaient. En parallèle, je vivais également une forme de rupture corporelle. J'avais le sentiment de ne plus danser comme je le voulais, mais plutôt par habitude, par routine, ou par association à des groupes, de naviguer dans un réseau confortable, mais figé.

J'ai alors suivi une formation à Londres avec Thomas Prestø autour des danses traditionnelles africaines, qui est tombée à point nommé pour donner du mouvement et une inflexion plus précise à cette introspection. Cette semaine très intense m'a permis de découvrir des zones que je n'avais jamais explorées auparavant. En rentrant en Belgique, j'étais résolue à m'engager dans la direction de ce que cette expérience m'avait permis de retrouver : un sens à ma danse.

*Que recouvre pour vous le mot « Sab'r » en tant que titre de cette création ?*

*Sab'r* est un mot arabe très présent dans ma culture, puisque je suis belgo-marocaine et de confession musulmane, ce qui compte beaucoup dans mon travail. Il signifie à la fois « patience » et « persévérance », or ces deux dimensions sont essentielles pour moi. La patience a été nécessaire dans le rapport à moi-même, dans l'acceptation de ne pas aller trop vite, de traverser des zones d'inconfort, de ne pas juger ce qui revenait. La persévérance est venue l'appuyer comme une force active, celle de continuer malgré les doutes et les périodes de fragilité. Je crois que ces deux notions se complètent. La patience m'a permis d'accueillir la transformation, et la persévérance m'a permis de la traverser, de la travailler, de la transformer en mouvement.

*Comment faites-vous dialoguer le krump et les danses amazighes dans votre corps ?*

Ce dialogue est né assez naturellement, mais la formation que j'ai suivie en danses africaines m'a confortée dans une forme de légitimité intérieure pour explorer tous ces croisements sans m'auto-censurer. Je pratique le krump depuis longtemps, c'est une danse très intense, très physique, à présent très ancrée dans mon corps. Dans le même temps, j'ai aussi mes racines amazighes, marocaines, qui sont liées à des danses de célébration, de communauté et de transmission.

Un moment déclencheur a été un mariage, qui m'a permis de revoir la façon dont ces danses vivent dans d'autres contextes que celui de la performance, et qui constituent des moments de rassemblement collectif tout aussi forts. J'ai alors compris qu'il y avait quelque chose de commun entre mes pratiques de danse : l'ancrage dans le sol, la relation au rythme, la mémoire des corps. J'ai ensuite pris le temps d'étudier les textures et les fonctionnements de chaque langage, de me former davantage, de faire de nombreuses recherches et de laisser ces deux traditions dialoguer dans mon corps. Dans mon travail, je n'ai pas voulu les fusionner pour créer quelque chose de nouveau à tout prix. J'ai plutôt cherché à observer ce que chacune faisait dans mon corps, comment elles coexistaient, comment elles dialoguaient sans se dissoudre l'une dans l'autre. C'est une rencontre plus qu'une fusion.

*Que vous permet la forme du solo ?*

Pendant longtemps, j'ai cru qu'il fallait choisir, ou mettre certaines parties de soi de côté. *Sab'ir*, en tant que solo, montre qu'il n'y a aucun sacrifice à faire. Le krump et les danses amazighes peuvent exister ensemble. Cette création me permet de dire ce que je suis aujourd'hui : une femme maghrébine, nourrie par plusieurs héritages, qui continue d'apprendre et de chercher. Le solo devient un espace où toutes ces dimensions peuvent cohabiter.

Il ouvre une forme de sincérité très forte, sans concession, sans intermédiaire, sans possibilité de dilution dans un groupe. *Sab'ir* est d'un registre très intime, presque une exploration intérieure, mais elle n'en détient pas moins une dimension de transmission, puisqu'il y va aussi d'héritage, de mémoire, de diversité culturelle. Le solo permet de tenir cette tension : être seule sur scène, mais traversée par des histoires collectives, des cultures, des gestes qui ne m'appartiennent pas. C'est à la fois un espace qui permet d'assumer cette ambivalence et une pièce qui touche à la guérison, à la transformation, que chacune, chacun traverse avec sa propre histoire. Ce qui compte pour moi, c'est que quelque chose puisse se déplacer, ou se connecter, même très légèrement, dans le regard ou dans le corps du spectateur.